

Haudricourt, un marginal philosophe antiphilosophe

Haudricourt, marginal anti-philosophy philosopher

Haudricourt, ein Aussenseiter der Philosophie, ein Antiphilosoph

Jacqueline M. C. Thomas et Luc Bouquiaux



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/2530>

DOI : 10.4000/leportique.2530

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 29 juin 2011

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jacqueline M. C. Thomas et Luc Bouquiaux, « Haudricourt, un marginal philosophe antiphilosophe », *Le Portique* [En ligne], 27 | 2011, document 1, mis en ligne le 04 août 2013, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2530> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2530>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

Tous droits réservés

Haudricourt, un marginal philosophe antiphilosophe *

Haudricourt, marginal anti-philosophy philosopher

Haudricourt, ein Aussenseiter der Philosophie, ein Antiphilosoph

Jacqueline M. C. Thomas et Luc Bouquiaux

- 1 En 1983-1984, un concours de circonstances fit que, dégagés pendant un temps des contraintes du terrain, nous décidâmes, Jacqueline Thomas, Serge Bahuchet et moi, de temps en temps rejoints par Jean-Claude Rivierre, de faire subir pendant plusieurs semaines, à notre maître et ami, le supplice de l'interview... ou de l'entretien si l'on veut, sans objectif bien précis. Ou plutôt, nos motivations ne devaient pas être les mêmes, car en dépouillant presque vingt ans plus tard, les enregistrements de nos conversations, il apparut que j'[LB]avais été le plus bavard du lot, toujours disposé à relancer le débat et à poursuivre parfois dans ses derniers retranchements un personnage qui, sous des dehors ouverts, s'avancait masqué, pratiquait à merveille l'art de l'esquive, réglait d'une pirouette une question insidieuse et ne se livrait que sans le vouloir vraiment quand on s'éloignait du sujet... Il est possible que j'aie toujours été fasciné par des personnalités hors normes et que c'est la raison pour laquelle mes questions s'apparentaient de temps à autre à une traque, soucieux que j'étais de découvrir je ne sais quel secret, exactement comme lorsque j'écoute du Mozart ou du Bach et que je me demande où « ils » ont bien pu aller chercher ça (qu'il s'agisse d'un thème inattendu ou d'un développement particulièrement heureux). Ma comparaison n'aurait pas plu à Haudricourt, qui disait détester la musique, nourrissant même des idées de meurtre envers les musiciens du métro, bien qu'il possédât des enregistrements de Boris Vian et de Brassens qu'il devait bien écouter parfois. Ce que j'essayais de faire apparaître en fait, c'est ce qui avait bien pu, à travers les particularités de son enfance, ses années de jeunesse et de formation, les aléas de son éducation, façonner un personnage si particulier, plein de contradictions, à la fois solitaire et sociable, pingre et généreux, génial et plein de travers mesquins, égoïste et le cœur sur la main, communiste et grand bourgeois, indulgent et formulant des avis tranchants et à l'emporte-pièce sur certains de ses contemporains. Condominas a fait

de lui un portrait particulièrement réussi ¹. Je n'ai pas la prétention de l'égaliser, mais plutôt de combler les interstices de sa présentation, d'ajouter quelques pièces d'un puzzle, qui ne s'adapteront pas tout à fait aux autres parce qu'aussi bien, toute vision est toujours un peu partielle et personnelle et qu'il n'a pas fallu attendre *À chacun sa vérité* et *Rashomon* pour savoir que la réalité a de multiples facettes et qu'il est vain de vouloir harmoniser l'ensemble.

- 2 Quand on veut faire une synthèse de ces enregistrements, on constate qu'il faut éliminer une bonne partie de bavardages sans réel intérêt, style discussion autour d'un thé ou d'un distributeur de café, mais que des constantes apparaissent : une vie en marge des grandes institutions, qu'il s'agisse de l'école (qu'il n'a pas fréquentée), du lycée auquel il n'a pas résisté quand il a dû y devenir interne, de la boîte à bachots (il obtient ce dernier après deux échecs successifs), d'études d'agronomie réussies de justesse (avant-dernier de promotion...), d'un voyage inattendu qui a un peu l'allure d'un défi ou d'une gageure (l'Albanie dans les années 1930 c'était le comble de l'exotisme), d'une option de spécialisation qui n'en est pas vraiment une : il se résout à choisir génétique et phytopathologie parce que son rang de classement à la sortie de l'école d'agronomie ne risquait pas de lui ouvrir le corps prestigieux des Eaux et Forêts où il aurait pu « vivre toute sa vie en se promenant à cheval dans les bois » s'il en avait cru les phantasmes paternels, un séjour en Russie dans les difficiles années 1930 de la chasse aux koulaks et de la grande famine en Ukraine, un retour en France où il effectue des tâches alimentaires et séduit quelques-uns de ses maîtres. C'était une période, ultérieurement fustigée par les soixante-huitards qui y mirent bon ordre, où des mandarins nantis de pouvoirs dictatoriaux plaçaient leurs créatures, mais qui pouvaient avoir du flair (voir la remarque de Marcel Mauss – qui lui fit obtenir une bourse pour l'U.R.S.S. – à son endroit : « Je me suis parfois trompé sur le caractère des gens, jamais sur leur valeur »). Bien qu'il ne s'y attarde pas, son parcours est jalonné, si l'on peut dire, non seulement d'échecs, mais d'interruptions dues à des problèmes de santé, tuberculose latente et récidivante avec opérations sérieuses allant jusqu'à l'ablation d'un poumon, passage heureux de visites médicales grâce à des cloisonnements administratifs qui lui permettent quand même de partir en Extrême-Orient pour en revenir au bout de deux ans de séjour sur un bateau-hôpital, mais toujours une étrange faculté de rebondir et de tourner à son avantage les longues périodes de convalescence propices pour lui à une réflexion créatrice.

Un parcours scolaire et universitaire chaotique et jalonné d'échecs

- 3 « Il n'aime rien tant que se diminuer, c'est le propre des orgueilleux. »
- 4 Pas plus que Léonard de Vinci, Pascal, Mozart ou plus près de nous Norbert Wiener, il n'a fréquenté l'école. Il a fait ses études par correspondance dans la ferme de ses parents. Il n'apprenait jamais une leçon par cœur, travaillait à la petite semaine et finissait le programme en octobre pour commencer le suivant. Quelques leçons d'orthographe chez la veuve d'un instituteur. L'intérêt d'une telle situation c'est de pouvoir travailler à son rythme, l'inconvénient c'est qu'on ne se frotte guère aux autres et que la socialisation et la convivialité ne sont pas au rendez-vous. A.-G. H. prétend que c'est parce qu'il était autodidacte – il avait libre accès à la bibliothèque paternelle – et qu'il réfléchissait sans idées préconçues, qu'il a pu faire des choses originales et peut-être des découvertes : les autres ne regardaient pas les choses comme lui.

- 5 De la ferme paternelle, il passe directement au lycée Saint-Louis, logé d'abord chez sa grand-mère, puis celle-ci disparue peu après, placé en internat, situation qu'il supporte mal. Pas de cursus classique : « Mon père m'a dit un jour à côté de la forge, je le vois encore : « André, on m'a fait faire du grec et du latin, je n'ai jamais compris à quoi ça pouvait bien servir ». Quand on dit ça à un gosse de 8 ans ! Alors j'ai fait anglais-sciences. Pour l'anglais, j'avais un handicap terrible parce que je n'avais jamais compris ce que c'était que cette langue au point de vue prononciation... ». En philo, il arrive bon dernier, il avait confondu induction et déduction... (« La droite, la gauche, je suis ambidextre, les trucs qui se ressemblent, je les comprends à l'envers »). Le bac enfin réussi après deux essais infructueux, il fait une année de mathématiques élémentaires, puis l'année de préparation à l'agro. Pour ses certificats, il réussit la botanique, mais rate la physiologie. Il est classé avant-dernier à la sortie de l'école d'agronomie. Il choisit de se spécialiser en génétique et par le biais de l'histoire des plantes cultivées, il ressent le besoin de s'intéresser à la linguistique qu'il avait découverte seul en lisant les ouvrages de Meillet. Il s'inscrit au cours de phonétique de Marguerite Durand et rate l'examen : il s'agissait d'interpréter un enregistrement en y découpant les consonnes et les voyelles ; on était là aux antipodes de la phonologie ou même de la phonétique évolutive. Il met aussi partiellement son échec sur le compte de ses déficiences auditives : « Je suis un visuel, non un auditif », alors qu'il fera plus tard en dialectologie des remarques particulièrement pertinentes sur de fines distinctions vocaliques.
- 6 Quand il rencontre Martinet, il lui avoue qu'il n'a pas de diplôme de licence et que pour remédier à cela il va entreprendre le diplôme des Hautes Études. Il lui propose d'abord un projet sur l'évolution des voyelles de l'anglais, mais fait marche arrière après avoir appris que Martinet était agrégé d'anglais et était censé en connaître plus que lui sur la question. C'est alors qu'il lui propose un sujet sur le gallo-roman qui sera plus ou moins accepté par Dauzat, mais refusé par Mario Roques. À cette époque, les dialectologues étaient loin d'avoir franchi la frontière de la stricte notation phonétique et, comme me l'a avoué un auteur d'atlas dialectologique : « On notait aussi exactement que possible les réalisations phonétiques avec les signes, diacritiques et autres, qui étaient à notre disposition ». On comprend que ce point de vue, en totale contradiction avec la recherche de la pertinence en phonologie qui est, en plus, une phonétique hiérarchisée, était aussi éloigné que possible des positions adoptées par A.-G. H. Le refus de Mario Roques le découragea et le dissuada de rédiger une thèse jusqu'à sa soixantième année où il se résolut à soutenir sur travaux, sous la pression de ses disciples, qui voulaient être officiellement dirigés par lui sans être obligés de se trouver un prête-nom comme directeur de thèse.

Le parcours atypique d'un philosophe scientifique et systématicien

- 7 A.-G. H. inaugure le récit de ses souvenirs de jeunesse par une déclaration d'athéisme, j'allais dire par une déclaration de foi d'athéisme, un peu comme une provocation ou l'affichage d'une religion : « J'appartiens à la secte des athées » ou « Je suis athée, Dieu merci ». C'était en tout cas très tôt : « À sept ans, j'étais athée ». Tout de suite après, il avoue son intérêt précoce pour la Chine, comme tous les athées, précise-t-il, et pour le confucianisme. Il enchaîne sur les systèmes philosophiques et dit son admiration pour le positivisme d'Auguste Comte pour lequel, dès le lycée, il tente de faire des adeptes. Notons que pour lui, l'accusation d'être scientifique n'est pas une critique – il a eu à ce

sujet toute une controverse avec Thuillier – « Scientiste », dit-il, est le nom dont nous affublent les croyants, je suis scientifique pour les vraies sciences ».

- 8 Il faut peut-être nous attarder ici un instant sur ce que son parcours a d'atypique en regard de celui de la plupart des linguistes et anthropologues. Les premiers ont généralement fait des études de lettres, classiques, romanes, germaniques, une agrégation littéraire, les autres viennent majoritairement de la philosophie, d'où leur intérêt pour l'échange, le don, les systèmes de parenté, les stratégies de pouvoir, les images du religieux. A.-G. H. fait des études d'agronomie, se spécialise en génétique et décroche une bourse pour aller travailler chez Vavilov sur l'origine des plantes cultivées. C'est alors qu'il découvre l'utilité pratique des langues pour suivre l'itinéraire de celles-ci. La linguistique a donc d'abord pour lui un aspect pratique et n'est rien d'autre qu'une science auxiliaire de l'agronomie. Comme on ne peut guère étudier les plantes cultivées sans s'occuper aussi de ceux qui les cultivent, il ne peut s'empêcher de s'intéresser aux différents types de société et également aux techniques qui ont permis l'amélioration de ces plantes cultivées, d'où son intérêt pour l'histoire des sciences qu'il voit d'abord comme l'histoire des techniques, aspect si l'on veut de l'ethnologie au sens large, mais qui ne suscitait guère l'intérêt des anthropologues issus de la philosophie. Quand l'orientation de ses recherches l'amena à demander de quitter la section de botanique pour être rattaché à la linguistique, il aurait en fait préféré s'occuper explicitement d'histoire des sciences, mais cette discipline n'existait pas nommément à l'époque au CNRS, même en histoire où cela aurait pu être, pas plus qu'en philosophie, section à laquelle elle est rattachée aujourd'hui.
- 9 Ce parcours et cette option philosophique justifient dans une certaine mesure le point de vue très scientifique et très restrictif qui est le sien en matière de linguistique : il distingue soigneusement entre l'étude des langues, tâche dévolue aux linguistes, et l'étude du langage, qui est à laisser aux psychologues. Le reproche majeur qu'il fait à Chomsky et à ses épigones est, outre la mystification (il emploie, pire, le terme d'escroquerie pure et simple pour la phonologie générative), de n'être pas scientifique. Il s'agit pour lui d'une régression qui a commencé à l'époque médiévale, d'une scolastique qui tourne en rond, d'un véritable déni scientifique.

La phonologie générative, c'est un retour au Moyen Âge avec une explication verbale, avec ce point de vue d'une stupidité sans nom comme quoi il faut rendre compte d'une chose avant de l'étudier. Faut-il rendre compte des plantes avant de faire de la botanique ? En 1962, j'ai été écouter Chomsky et je me suis dit : enfin les Américains vont revenir à des choses sensées. Ses critiques étaient celles que nous faisons contre le distributionnalisme de Harris. Je ne me suis pas rendu compte que les différences de mentalité étaient telles qu'il allait tourner le dos à la science. Il ne faut pas mélanger deux choses : la science du langage qui est l'affaire des psychologues (et, sur ce plan, Chomsky est logique dans sa démarche de faire de la linguistique une branche de la psychologie) et la science des langues. Nous autres linguistes ne pouvons dire que des banalités puisque ce qui est commun à toutes les langues, ce n'est pas grand chose, ce sont des choses générales et sans importance. L'erreur de Chomsky, c'est de n'avoir rien compris à la science, c'est d'avoir voulu faire la science du langage en charcutant une langue au lieu de faire des expériences psychologiques sur les gosses, sur l'acquisition...

- 10 Il dénonce aussi dans l'engouement pour le chomskisme le côté métaphysique des Américains, qui ont une phobie de la réalité concrète, veulent toujours aller jusqu'à l'absolu alors qu'il y a tous les degrés entre le vrai et le pas vrai.

L'abstraction en science est nécessaire, mais ce n'est jamais qu'un moment de la recherche. Eux, ils vont dans l'abstraction et ils y restent au lieu de retourner au concret pour voir si l'abstraction dégagée éclaire et explique les faits.

En grammaire, la méthode de Chomsky est également absurde, alors que la transformation existe si l'on se place au point de vue martinétien strict de la communication pure. En réalité, les phrases transformées ne sont pas équivalentes. Si vous prenez les trois fonctions du langage comme je l'ai appris chez Buller et l'ai enseigné à Hagège, celles-ci apparaissent en phonologie, mais également en grammaire générale. En phonologie, la communication intellectuelle permet de délimiter les phonèmes, l'expression sociale permet de raffiner la réalisation des phonèmes, si l'on peut dire, et puis l'expression individuelle permet, dans la mesure du système, de mettre un accent là, dans les langues où il n'y a pas d'accent, pondérer les éléments que l'on dit du parler individuel. Sur le plan grammatical, la communication, c'est ce qu'Hagège appelle le sémantico-référentiel, c'est-à-dire ce qu'on communique, le communiqué ; on peut le faire sous forme d'un dessin, mais il est très difficile de le formuler non linguistiquement. Ensuite, ce que la société nous impose, c'est la morphologie, c'est de passer à travers un vocabulaire, une structure de vocabulaire et de grammaire obligatoires. Enfin le point de vue individuel, c'est le point de vue thématique, l'opposition thème/rhème. Ce sont les choses sur lesquelles on doit insister dans la présentation, les normes de présentation qui donnent une certaine liberté à l'individu. Or, dans la transformation chomskienne, celle-ci n'est faite que du point de vue thème/rhème. C'est égal du point de vue sémantico-référentiel, c'est différent du point de vue grammatical évidemment puisqu'on passe d'une structure grammaticale à une autre. C'est à la fois social et expression de la liberté individuelle. Si l'on dit : "la maison a été construite par cet architecte idiot" ou "c'est l'architecte idiot qui a construit cette maison", tout dépend de ce sur quoi on insiste. La transformation est un outil que Benveniste a utilisé brillamment, ce qui est absurde c'est de pousser les choses trop loin, de faire du transformationnalisme dans l'absolu à partir d'une transformation.

- 11 Assez curieusement l'évocation de Chomsky lui rappelle l'affaire Lyssenko. Il était en effet aux premières loges pendant son séjour auprès de Vavilov. Ce dernier souhaitait améliorer les plantes cultivées en URSS et avait créé l'embryon de ce qu'on appelle aujourd'hui une banque de gènes et ce, à une époque où, en France, la génétique n'était pas à l'honneur. On prétendait même que les chromosomes étaient une vue de l'esprit et on préférait s'en remettre au milieu, point de vue largement développé par Lyssenko pour qui la génétique était une science bourgeoise. En modifiant le milieu, on pouvait en revanche transformer le seigle en blé ou, pour commencer, obtenir des variétés de blé plus résistantes au froid et se contentant d'un sol plus pauvre, etc. Bref, comme pour les générativistes en matière de langues, en structure profonde, on avait des céréales et en structure superficielle, du blé, du seigle, du maïs...

L'invention de la phonologie

- 12 Invention est à prendre ici dans son double sens de « découverte » et « moyen inventé ». À son retour d'URSS, A.-G. H. fait une conférence au Museum et fait la connaissance de Marcel Cohen, de Charles Parain et d'Auguste Chevalier. C'est celui-ci, botaniste spécialisé sur l'Asie et l'Afrique et lointain précurseur de l'ethnobotanique, qui lui demande de traduire Vavilov en français et lui fait remarquer que pour faire carrière, il est largement dépourvu de diplômes universitaires. Agronome ce n'est pas sérieux. A.-G. H. s'inscrit donc à la Faculté des sciences pour passer des certificats. Il réussit celui de botanique, rate celui de physiologie et tombe gravement malade. Hospitalisé en sanatorium et se sentant proche de sa fin, il rédige en hâte ses réflexions

sur la façon d'étudier et d'expliquer les changements phonétiques et les envoie à Marcel Cohen qui lui dit : « Ce que vous me racontez, ça existe, c'est la phonologie ».

- 13 À l'époque, d'après ses propres dires, A.-G. H. ne connaissait pas le monde linguistique, il avait lu quelques ouvrages de Meillet sur le slave et vraisemblablement la classique *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Mais le plus intéressant, c'est qu'il nous dit ceci : « J'avais transposé ce que j'avais appris en génétique » et il explique :

Ce qu'on étudie, si l'on se réfère à Mendel, ce n'est pas l'hérédité, ce sont les différences héréditaires. On croise des pois verts et des pois jaunes et on constate qu'à la première génération on a un quart de pois verts et trois quarts de pois jaunes. On examine ce qui se passe à la deuxième génération et ainsi de suite. De même en linguistique, ce ne sont pas les mots qui s'héritent, mais les différences entre les mots pour qu'on ne les confonde pas quand on parle.

- 14 C'est la raison pour laquelle la phonologie lui avait semblé évidente dès l'abord alors que ce n'est pas le cas pour les phonéticiens, obnubilés par le son, la matière sonore. C'est aussi la raison pour laquelle l'opposition synchronie/diachronie est beaucoup trop simpliste à ses yeux et qu'il inventera le concept de panchronie, remarquablement illustré dans l'ouvrage écrit avec Claude Hagège². Les successions de générations de pois sont diachroniques, mais c'est synchronique par rapport au capital génétique dont il s'agit, cela redeviendra diachronique quand il y aura une mutation, c'est-à-dire l'apparition d'un nouveau caractère. En réalité, c'est abusivement qu'on parle d'un nouveau caractère, généralement ce qui se passe, c'est un chromosome qui se coupe en morceaux et qui se recolle d'une autre façon. Il y a à cela un parallèle en linguistique : quand un trait se reporte sur un autre phonème, c'est la même chose qu'un chromosome qui se coupe en morceaux. Il y a, sur un autre plan, conservation de l'énergie et c'est ce qu'on appelle une transphonologisation, analogue en quelque sorte à la translocation d'un chromosome. Un exemple concret bien connu est la suppression de l'opposition de sonorité qui donne un ton haut sur les voyelles suivant les anciennes sourdes et un ton bas sur les voyelles suivant les anciennes sonores.
- 15 C'est à la suite de cette « invention » de la phonologie que Marcel Cohen envoya A.-G. H. chez Martinet en 1938. À celui-ci, il rend plusieurs fois des hommages qui ne sont pas minces, même s'ils sont parfois inattendus, et non exempts de critique.

Un des apports majeurs de Martinet, c'est l'importance qu'il a donnée à la prosodie dans les évolutions. Quand vous avez affaire à des langues qui opposent consonnes géminées, consonnes non géminées, voyelles longues, voyelles brèves et autres combinaisons diverses telles que la présence ou l'absence d'accent phonologique, ce que j'appelle les traits prosodiques constituent presque le moteur essentiel des évolutions, d'autant plus que ce sont des choses qui s'attrapent inconsciemment d'une langue à l'autre et qui s'influencent.

- 16 A.-G. H. est en revanche beaucoup plus réticent sur la conception exagérément simplificatrice du fonctionnalisme par laquelle Martinet prête le flanc aux chomskistes.

Ce qui est essentiel dans le langage, dit-il, c'est la communication, dès lors les servitudes grammaticales sont sans intérêt. Pas du tout, les servitudes grammaticales c'est précisément l'essentiel de la langue, si vous les minimisez, vous tombez dans le langage en général et dans le chomskisme. Il est évident qu'un slaviste a dans les langues qu'il connaît un enchevêtrement de la phonologie et de la grammaire. Il n'est pas étonnant que ce soit Troubetzkoy qui ait développé la morphophonologie. C'est pour échapper à ce piège qu'ayant commencé la linguistique par le slave, je me suis dit qu'il fallait que j'étudie des langues à mots invariables, parce que les lois d'évolution phonétique ne devaient pas y être gênées

par les évolutions grammaticales qu'on trouve en slave et des tas d'autres langues ; cela explique en grande partie mon intérêt pour les langues d'Extrême-Orient.

L'ethnolinguistique est la linguistique ³

- 17 **L. B.** Vous avez toujours soutenu que la linguistique, c'était l'étude de la société...
- 18 **A. H.** *Oui, parce que d'abord je n'étais pas polyglotte et ensuite que la linguistique a d'abord été pour moi une science auxiliaire de l'histoire des techniques, mais une histoire des techniques reliées à la vie. Les historiens sont toujours prisonniers des textes, quand il n'y a pas de textes, ils renoncent, moi je considérais que lorsqu'il n'y a pas de textes, il fallait utiliser les vocabulaires, d'autant plus que le vocabulaire est impartial. Le texte est toujours fabriqué par quelqu'un pour quelqu'un, c'est beaucoup moins impartial que le vocabulaire. J'avais derrière la tête l'idée de m'occuper de choses importantes. Je me suis d'abord intéressé aux forces motrices, le moteur animal en premier, puis les grands traits de la métallurgie, la technique du fer et de la fonte. J'ai ainsi étudié le trajet de plusieurs mots empruntés en russe. L'intérêt du russe c'est qu'on peut y suivre beaucoup mieux qu'ailleurs l'itinéraire des emprunts. Qu'il s'agisse des plantes où il y a beaucoup d'emprunts aux langues d'Asie centrale, turc et tatar, aux objets manufacturés, au vocabulaire technique de construction des bateaux venant du néerlandais à l'époque de Pierre le Grand..*
- 19 *En 1933 je lis le traité de phonétique de Grammont qui me laisse complètement insatisfait, étant donné ses contradictions et où, pour expliquer pourquoi les langues changent, il invoque entre autres la mode, le climat. On ne peut parler de « loi » phonétique quand on prétend que tel phonème devient tel phonème à une certaine époque. On ne peut expliquer quelque chose qu'avec un grand nombre de paramètres. Dans l'idéal, quand on fait des études de biologie, il faudrait avoir des êtres vivants homogènes et des milieux identiques. Ce n'est jamais le cas dans la réalité. Mais comme on l'a fait plus haut, on peut proposer un parallèle avec la linguistique. Pour moi, les traits pertinents du phonème ont une réalité du même ordre que les chromosomes et c'est la raison pour laquelle je considère le phonème comme une réalité sociale, plus vraie que le son, et la phonologie comme une science sociale. Pour le dire autrement, les traits pertinents sont aussi une réalité phonétique, mais qui n'a de valeur que socialement dans un groupe déterminé. Mon point de vue général c'est que ce qui est intéressant dans une langue, c'est l'obligation sociale, c'est-à-dire les contraintes par lesquelles on est obligé de passer pour s'exprimer, à savoir les servitudes grammaticales. Sur un autre plan, il est bien clair pour moi que les changements phoniques sur les continents sont surtout le fait des pressions sociales produisant un bilinguisme non égalitaire, alors que dans les petites îles comme en Océanie, par exemple, l'habitat insulaire permet d'observer des évolutions linguistiques échappant à ce type de bilinguisme.*

Du bon usage de la théorie ou De la théorie à bon escient

- 20 **A.-G. H.** exprime vis-à-vis de toute théorie une méfiance *a priori*, allant jusqu'à souhaiter vouloir trouver un mot (avec un a- privatif) pour désigner « le système de ne pas avoir de théorie ». Ce qui le met en fureur c'est d'entendre des gens dire : il faut d'abord faire la théorie de... Le classement de ses charrues il l'avait trouvé en analysant le vocabulaire des paysans. C'est en entrant dans l'usage et dans la fonction des objets et des concepts qu'on peut proposer des classements sains. Ce qu'on fait n'est pas vraiment théorisable, il faut qu'il y ait une dialectique constante entre la réalité et la théorie. Et surtout ne jamais oublier l'homme. On peut aussi ne pas théoriser, proposer une typologie intéressante des outils, mais on ne peut s'occuper de l'outil tout seul. Ainsi le reproche majeur qu'il fait aux classifications de Leroi-Gourhan, c'est d'oublier

l'homme qui s'en sert : l'outil n'est que le prolongement du geste. Dans sa jeunesse, il avait été à bonne école avec Marcel Mauss qui combattait vigoureusement les Kulturkreise du P. Schmidt et hurlait qu'il ne fallait surtout pas de théorie, qu'il fallait observer les choses sans théorie.

Ça me semblait absurde parce qu'on observe les choses avec les préjugés que l'on a, à travers la langue que l'on a, etc. Ce qui compte, c'est d'avoir conscience de ces présupposés, de ces théories. Après la période Mauss, ce sont des agrégés de philo qui se sont précipités sur l'ethno et c'est le point de vue inverse qui a triomphé : il fallait nécessairement une théorie. Certains, qui avaient eu comme moi un parcours différent n'y ont pas résisté.

Haudricourt et le CNRS

- 21 C'est grâce à l'appui du botaniste Auguste Chevalier qu'A.-G. H. entra peu avant la guerre dans ce qui deviendrait le CNRS. Jusque-là, depuis son retour d'URSS, il avait vécu d'allocations de chômage et de travaux alimentaires consistant essentiellement en vacations de secrétariat et en traductions du russe. La Caisse nationale des Sciences, comme on disait à l'époque, lui assura enfin des revenus réguliers. Cet embryon de CNRS avait une souplesse qu'a perdue l'organisme actuel : il put sans difficulté passer de botanique en linguistique dès 1939 et il prépara une thèse sur les parlers gallo-romans qui fut refusée. Cela ne l'empêcha pas de faire une carrière paisible, ponctuée par des avancements normaux, bien qu'il ne soutînt finalement une thèse de doctorat sur travaux que la soixantaine passée. Il n'eut pas trop de peine à publier ses articles, non plus que ses ouvrages, car à l'époque c'était encouragé, on tenait même compte des publications et du renom international pour accorder des promotions.
- 22 A.-G. H. n'émet aucune critique contre l'institution. Il se rendit compte très vite en revanche qu'il y avait des chasses gardées, qu'en matière d'indo-européen notamment, il valait mieux ne pas s'y frotter si l'on ne faisait partie de la camarilla des Normaliens, des « Ulmiens mondains » comme il disait, auxquels il joignait les intouchables du Collège de France ou de l'Institut (Mario Roques...). Les choses n'ont fait que s'aggraver sur ce plan ; il suffit d'établir pour ces vingt dernières années la liste des directeurs de recherche de première classe et de classe exceptionnelle, des présidents de commission en section de linguistique et des responsables de département. À part quelques nominations alibi pour faire passer la pilule, l'écrasante majorité est issue de Normale Sup. À cela s'ajoutent quelques mesures honteuses, comme d'avoir instauré un âge obligatoire pour le passage de grades, sans tenir compte que certaines disciplines demandent un investissement beaucoup plus lourd en temps, surtout quand les séjours de terrain sont obligatoires, ou que la difficulté intrinsèque demande une spécialisation beaucoup plus longue. Cette situation donne lieu à de scandaleux marchandages : il n'y a de postes disponibles que certaines années, si bien que certains ne seront jamais promus, quelles que soient leurs qualités et leur talent. Il s'y ajoute, vraisemblablement sous l'influence des sciences dures où le chercheur est jetable dès quarante ans (entendez fortement convié à se reconvertir dans l'enseignement) un jeunisme ridicule qui donne lieu à des formulations de ce type : « Le programme accordera une attention particulière aux thématiques innovantes et aux initiatives émanant de jeunes chercheurs ou de jeunes équipes ». Je ricane et je m'esclaffe. Ce qui m'amuse là dedans c'est la confusion ridicule entre thématiques innovantes et jeunes chercheurs ; un vieux chercheur blanchi sous le harnais peut proposer des thématiques innovantes et un jeune chercheur proposer les mêmes vieilles ratiocinations, apparemment c'est

l'habillage qui compte. A.-G. H. ne pourrait aujourd'hui poursuivre une carrière au CNRS où on demande des recherches pointues, dans des domaines restreints, qui durent peu et qui sont immédiatement rentables. Il faut aussi être « tendance » : le cognitif est actuellement bien vu, il est recommandé d'en fourrer partout. Quant aux publications, une réforme bien dans la ligne de la mondialisation et de la découverte éblouie de l'économie de marché a supprimé depuis 1996 les subventions aux éditeurs privés et transformé les Éditions du CNRS en CNRS-Éditions (coup de chapeau à l'anglomanie au passage...), société de droit privé qui se doit avant tout d'être rentable (la notion de service public et de l'obligation de la diffusion scientifique sont passées aux oubliettes). On ne s'étonnera donc pas d'y trouver des ouvrages comme *Belles de Shanghai. Prostitution et sexualité en Chine aux XIX^e-XX^e siècles* ou *Le Dictionnaire des noms de cépages de France* nettement plus affriolants – et plus vendables – que *L'Évolution des tons en chinois archaïque*.

- 23 Il faut noter aussi, toujours pour faire moderne, l'intérêt manifesté par le CNRS pour la médiatisation. Il tient bien plus compte de celle-ci que du sérieux des recherches, de leur finalité et de leur portée. Un chercheur qui a du bagout, qui passe à la télé (*Apostrophes* et autres *Bouillons de culture*) a beaucoup plus de chance d'être reconnu, honoré, médaillé que celui qui travaille dans son coin sur des langues à tradition orale peu connues. C'est ce qui explique, partiellement, sans la justifier, la reconnaissance tardive et posthume d'Haudricourt par l'institution, le reste devant être mis sur le compte d'un hiatus, plus grand qu'ailleurs, entre l'administration et les responsables scientifiques. Je n'irai pas jusqu'à dire que la lâcheté et l'incompétence sont les deux mamelles de l'administration française, mais le cloisonnement et l'absence de concertation sont des maladies congénitales des grands organismes d'État. Les déménagements successifs de la maison-mère permettent au CNRS de justifier la perte ou le désordre de ses archives (demandez une reconstitution de carrière et vous verrez), l'incapacité où il se trouve de retrouver au bout d'une dizaine d'années les précieux rapports d'activité qui mobilisent pendant plusieurs semaines l'énergie des chercheurs et qui sont la seule trace de leurs travaux s'il n'y a pas eu de publication. Quant aux médailles, s'il existe bien une brochure qui les recense avec pour chaque médaillé une courte biographie et la raison qui en a motivé l'attribution, celles-ci sont souvent fantaisistes et il est impossible d'y apporter la moindre correction une fois qu'elles ont été diffusées. C'est de cette grande fantaisie dont A.-G. H. a été au choix victime ou bénéficiaire. Un brin d'histoire ne sera pas inutile.
- 24 C'est le rôle des sections du Comité national de proposer des candidats méritants à certaines récompenses. C'est ainsi que je fus amené en 1990 à rédiger le texte que voici pour proposer la candidature d'A.-G. H. pour la médaille d'or du CNRS.
- 25 Rattaché lors de son entrée au CNRS à la section de botanique, André-Georges Haudricourt a achevé sa carrière à la section des sciences du langage. Ce parcours inhabituel montre bien qu'il transcende les barrières artificielles qui semblent établies à des fins plus administratives que scientifiques et sont plus gênantes qu'utiles quand on sait embrasser d'un seul regard des disciplines ne pouvant que s'enrichir l'une l'autre si on les surplombe d'assez haut. Ce souci de briser le cloisonnement entre les sciences n'était certainement pas présent au départ ; du moins toute sa vie de chercheur a-t-elle montré qu'en tâchant de concilier des inconciliables, on pouvait, si l'on disposait de solides connaissances dans des domaines variés, doublées d'une vision

créatrice, proposer des solutions lumineuses et lancer de nouvelles pistes de recherche particulièrement fécondes.

- 26 Né en 1911, il put, au cours d'une enfance paysanne, développer très tôt ses dons d'observateur. Son milieu familial semblait le prédestiner à des études d'agronomie qu'il entreprit dans un premier temps. Le hasard voulut qu'en dernière année, il choisit de passer un certificat de génétique, science à laquelle peu de personnes s'intéressaient alors en France. Lors d'une rencontre avec Marcel Mauss, car il avait commencé à s'intéresser à l'ethnologie, il lui fit part de son désir d'aller en Asie centrale chercher l'origine du blé. Nanti d'une mission en URSS, il rencontra Vavilov, spécialiste mondialement connu des plantes cultivées. C'est par ce biais qu'il prit conscience que l'histoire de l'agriculture était liée à l'histoire des langues et que les techniques agricoles ne pouvaient être envisagées en dehors de leur contexte social. Cette découverte le sensibilisa à l'intérêt que présentaient l'ethnologie et la linguistique, cette dernière vue d'abord sous l'angle très pratique de la phonétique distinctive, puis de l'évolution des changements phonétiques. Cette étude lui permit d'élucider un problème délicat d'histoire des techniques dont les résultats parurent dans un premier article sur l'histoire de l'attelage moderne (1936). Redécouvrant seul la démarche des phonologues, il obtint en 1939 de rejoindre la section de linguistique où il prépara une thèse sur les parlers gallo-romans, tellement novatrice pour l'époque qu'elle fut refusée..., mais publiée dix ans plus tard et rééditée en 1970 sous le titre d'*Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*. En 1943 avaient paru *L'Homme et les Plantes cultivées* (réédité en 1987), admirable synthèse de ses premières enquêtes, où il jette les fondements de l'ethnobotanique, et en 1955 un maître-livre sur *L'Homme et la Charrue*.
- 27 Quelque peu déçu par ses premières tentatives universitaires, mais peu enclin au découragement, il perfectionna ses connaissances des langues d'Extrême-Orient, à la fois à cause de leur intérêt pour l'histoire des techniques et parce que..., dans ces langues à mots invariables, les évolutions phoniques n'étaient pas influencées par les alternances grammaticales. En 1948, il part pour l'Indochine et inaugure une longue série de travaux de tout premier ordre qui lui assurent immédiatement une réputation internationale, notamment sur la naissance des tons en chinois et en vietnamien, la reconstruction du thaï commun, le mon-khmer. On se reportera pour le détail à la bibliographie (plus de trois cents titres) figurant en tête des deux volumes qui lui furent offerts pour son soixantième anniversaire. Les éditeurs de l'ouvrage, quelque peu atterrés, durent multiplier par trois les dimensions initialement prévues pour pouvoir accueillir les articles qui lui étaient dédiés, rédigés par d'éminents spécialistes de la botanique, de l'ethnologie et de la linguistique, disciplines où il s'est pareillement illustré.
- 28 Si ce parcours brièvement rappelé, paraît sinueux au spécialiste monovalent, il a été pour Haudricourt l'occasion d'enrichissements successifs parce qu'il dominait suffisamment les disciplines pour qu'elles se fécondent mutuellement. Il a fait, en matière de langues, des découvertes fondamentales, transposant en linguistique ce qu'il avait appris en génétique, voyant dans les phénomènes de transphonologisation (changements phoniques qui conservent les traits distinctifs) l'équivalent de la translation d'un des chromosomes, n'hésitant pas à faire appel à la définition du lieu géométrique pour éclairer de délicats phénomènes inexplicables existant à des frontières dialectales, ou à rapprocher la classification des manuscrits – qui se fait grâce à des

innovations qui sont souvent des fautes – de la taxinomie zoologique où les animaux se rédupliquent avec quelques variantes au cours de l'évolution.

- 29 L'ampleur de son expérience l'a amené à envisager toujours globalement le phénomène social, où une importance primordiale est accordée à la langue. Il a montré que c'est grâce à son expression linguistique qu'on peut savoir comment la société interprète, classe et agence la réalité pour la conformer aux modèles qu'elle s'est forgés pour assurer son équilibre. Dans chaque société, la langue entretient des rapports avec son milieu naturel et elle se modèle elle-même sur la réalité telle qu'elle est perçue par ses locuteurs. C'est là la vision d'un humaniste, décelant dans le phénomène social un tout indissociable dont l'étude doit se poursuivre nécessairement sur plusieurs plans et à plusieurs niveaux sur chaque plan. L'élucidation de l'ensemble, pour autant qu'on ne perde pas de vue le point de départ de la recherche, le tout dans lequel elle s'insère, et qu'on prenne en compte les disciplines connexes, constitue l'objet de l'ethnolinguistique dont Haudricourt est, sinon le créateur, du moins un des représentants les plus éminents et le principal artisan de son développement.
- 30 Sa pensée, quasi universelle dans le domaine des sciences humaines et sociales, constitue un tout remarquablement ordonné et dominé où l'interdisciplinarité s'organise en un ensemble dynamique. Elle a, au cours du temps, fécondé de très nombreux travaux. Plusieurs formations du CNRS et de l'Université, et de nombreux chercheurs des sciences humaines et naturelles se réclament de son enseignement.
- 31 J'écrivais en 1982 : « S'il y avait un prix Nobel de linguistique, Haudricourt le recevrait haut la main ». Peut-être le CNRS, dont la médaille d'or est de ce niveau, permettra-t-il de pallier son inexistence en honorant comme il le mérite ce savant de toute première grandeur ».
- 32 Les plus grands saints ne sont pas sur les autels, ni les meilleurs écrivains à l'Académie ; les augures n'étant pas favorables, non plus que les haruspices préposés à l'examen des candidatures, il n'y eut ni médaille d'or, ni même de médaille d'argent, mais comme il y a quand même une justice ou plutôt que la pression extérieure est telle qu'il faut bien un jour reconnaître et réparer ses oublis, sinon ses erreurs (feignons de croire que la médaille d'argent fut attribuée à Haudricourt « à titre posthume » – seul exemple jusqu'ici au CNRS –), il y a donc, depuis peu, sur le campus de Villejuif, un bâtiment qui porte son nom.

NOTES

Quelques aphorismes haudricourtiens

La généralisation des études produit une adolescence prolongée.

La botanique à la Linné, c'est l'ethnobotanique des Européens.

Faire de l'ethnoscience c'est faire le point des connaissances qu'une population déterminée a de son environnement, de son milieu.

N'importe quel objet, si vous l'étudiez correctement, toute la société vient avec.

La science, c'est l'exigence de la méthode ou alors ce n'est pas un travail scientifique. Ce qui est scientifique ce n'est pas le résultat, ce n'est pas la matière, c'est la méthode.

J'ai besoin qu'une chose soit située non seulement dans l'espace, mais dans le temps. Je dis souvent que le structuralisme, c'est l'application des règles d'Aristote pour le théâtre : unité d'action, unité de temps, unité de lieu, c'est l'essentiel. La structure c'est ce qui se passe dans le cerveau, il faut que ce soit simultané.

L'excès d'objectivité qui se traduit entre autres par un recours de plus en plus exclusif à la machine est une idée absurde. Elle aboutit à la méthode américaine : plus c'est bête, plus c'est beau, parce que plus c'est bête plus ça ressemble à la machine et ce qui est beau c'est la machine. C'est précisément ce que disent les Américains : *big is beautiful, mechanic is beautiful...*

Les chomskistes ne sont pas des linguistes, mais des fumistes.

C'est un peu ce que prétend Chomsky en matière d'innéité : tous les gens parlent l'anglais inconsciemment, donc ils sont égaux.

Quand on n'a pas encore atteint quatre-vingts ans, il est difficile de trouver des interlocuteurs compétents pour discuter, les gens ne vous ont pas encore lu.

Ma façon de voir les choses, c'est essentiellement de ne pas comprendre les gens qui les voient autrement.

L'inventaire des choses vivantes est plus urgent que l'inventaire des choses passées. Sauf cas particuliers (construction de barrage, aménagements urgents) l'archéologie n'a rien d'urgent, ce qui est grave, ce sont les choses vivantes qui disparaissent sans retour, cela vaut aussi bien pour les plantes, les animaux, les sociétés humaines que pour les langues.

Je n'ai pas d'oreille, je n'ai jamais entendu un ton de ma vie, je n'ai jamais pu apprendre correctement une langue étrangère, je me console en me disant qu'il ne faut pas confondre le jardinier et le botaniste. Je suis surtout un visuel, je n'ai aucune peine à pénétrer un système et je travaille uniquement avec le raisonnement.

*. . Cet article a été rédigé par Luc Bouquiaux, ce qui explique l'emploi de la première personne. La participation de Jacqueline M. C. Thomas fut toutefois essentielle dans la genèse de la rédaction.

1. . *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* 84, 1997, p. 7 à 30.

2. . *La phonologie panchronique. Comment les sons changent dans les langues*, Paris, PUF, coll. « Le Linguiste », 1978.

3. . Rappelons que nous avons créé en 1976 le LACITO (Laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition Orale) du CNRS dans la ligne scientifique d'A.-G. H.

RÉSUMÉS

Retour sur la philosophie et l'itinéraire d'A.-G. Haudricourt à travers les particularités de son enfance, ses années de jeunesse et de formation, les aléas de son éducation.

A retrospective on the path and philosophy of A.-G. Haudricourt: the singularities of his childhood, youth and training years; the vagaries of his education.

Ein Rückblick auf die Philosophie und die Entwicklung von A.-G. Haudricourt anhand der Besonderheiten seiner Kindheit, seiner Jugendjahren und seiner Ausbildung, des Unvorsehbaren seiner Erziehung.

AUTEURS

JACQUELINE M. C. THOMAS

Jacqueline M. C. Thomas et **Luc Bouquiaux** sont D. R. honoraires au CNRS. Ethnolinguistes africanistes, ils ont créé le LACITO (laboratoire de « Langues et Civilisations à Tradition Orale ») dans la ligne scientifique d'André-Georges Haudricourt, c'est-à-dire dans une perspective pluridisciplinaire dont la linguistique est le pivot. Ils sont également à l'origine de la création de la SELAF (Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France) qui a permis de publier plus de 400 volumes concernant essentiellement des langues non écrites d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie.

LUC BOUQUIAUX